

RÉVERIES.

XXV

Au temps de notre jeunesse, nous avions à la Nouvelle-Orléans un ami qui, après un court séjour en Louisiane, revint en France...

PARIS, 12 juin 1858.

En partant, je vous ai promis, mon cher ami, de vous écrire mes impressions sur la métropole louisianaise.

N'attendez pas de moi un morceau littéraire (je n'ai aucune prétention d'écrivain); mais un récit simple et vrai, accompagné de notes de voyage.

Je suis arrivé à la Nouvelle-Orléans en tournée, et le plaisir m'y a retenu un temps assez long. Chaque matin, je me levais à six heures, et j'allais me promener dans les rues.

En outre, elle possède une physionomie spéciale: sa vie est double: l'une américaine, l'autre européenne et latine, mais plus particulièrement française.

Elle domine la rue de l'Esplanade. En sortant de chez moi, à je me dirigeais vers le haut de la ville, à chaque bonjour, à chaque révérence, à chaque salut, je me sentais regardé.

Parvenu à la rue du Canal, tout obligeait. On sentait que la ville était la capitale de la Louisiane.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

On se sentait en France, en traversant la rue du Canal, je passais en Amérique; l'air en plein vent, dans le ciel.

prendre quelque temps un place au sein de la société. Vous étiez toujours en train, et que l'on regrette toujours en la quittant.

mon dernier voyage, j'avais en poche une lettre d'introduction pour un jeune homme du nom de Paul Beaumont, qui avait fait à Paris ses études et y avait gardé de nos mœurs et de nos idées.

Beaumont, placé très haut dans la société louisianaise, était admirablement en mesure de m'y présenter. Il habita par ses amis. Tous, à son exemple, nous vînmes à Paris, et m'en parlèrent comme de Parisiens. Nos boulevards, nos théâtres, nos musées, et même nos cabarets et nos fêtes concertées n'avaient pour eux aucun secret.

Quant à moi, tout ce que je voyais me captivait, d'abord parce que tout me semblait digne de mon admiration, ensuite parce que j'y reconnaissais le cachet de mon pays, l'esprit et l'âme de la France.

La France! je la trouvais, je ne dis pas seulement dans les physionomies, sur les toilettes et dans le langage, — mais dans les manières, les habitudes, les idées, les goûts qui ornent cette aristocratie encochée.

Je la trouvais aussi, représentée par les hommes, dans les manières et les idées, dans les manières et les idées, dans les manières et les idées.

On ne dit pas que les salons orléansais, disaient la mode à la Nouvelle-Orléans, et plus encore, les Américains; elles ne sauraient être à meilleur école.

Je désirais avoir l'honneur de vous entretenir au sujet des centres de M. de Vigny, qui vous ont été, si je ne me trompe, légères par votre aide, et à propos de quelques-uns de vos ouvrages publiés dans les journaux et dans les revues.

Hélas! cette lettre est datée de 1858, trois ans avant la guerre de la Confédération. La Louisiane française était alors à son apogée.

Notre tristesse et revint après la catastrophe, et le spectacle qu'il eut sous les yeux le inspira des réflexions dignes de l'attention de notre noble compatriote.

FRANÇOIS TUJAGUE.

DES SABOTS.

Mais, mes amis, Créoles sur deux yeux, Et vous n'avez pas de sabots.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

LE PAPE

L'EMPEREUR.

La très curieuse et très saisissante scène d'Alfred de Vigny, représentée dernièrement au théâtre-Libre place, devant le public, Pie VII et Napoléon Ier, dans cette entrevue célèbre de Fontainebleau, qui fut un des derniers chapitres, et non des moins singuliers, du règne impérial.

Quant à moi, tout ce que je voyais me captivait, d'abord parce que tout me semblait digne de mon admiration, ensuite parce que j'y reconnaissais le cachet de mon pays, l'esprit et l'âme de la France.

La France! je la trouvais, je ne dis pas seulement dans les physionomies, sur les toilettes et dans le langage, — mais dans les manières, les habitudes, les idées, les goûts qui ornent cette aristocratie encochée.

Je la trouvais aussi, représentée par les hommes, dans les manières et les idées, dans les manières et les idées, dans les manières et les idées.

On ne dit pas que les salons orléansais, disaient la mode à la Nouvelle-Orléans, et plus encore, les Américains; elles ne sauraient être à meilleur école.

Je désirais avoir l'honneur de vous entretenir au sujet des centres de M. de Vigny, qui vous ont été, si je ne me trompe, légères par votre aide, et à propos de quelques-uns de vos ouvrages publiés dans les journaux et dans les revues.

Hélas! cette lettre est datée de 1858, trois ans avant la guerre de la Confédération. La Louisiane française était alors à son apogée.

Notre tristesse et revint après la catastrophe, et le spectacle qu'il eut sous les yeux le inspira des réflexions dignes de l'attention de notre noble compatriote.

FRANÇOIS TUJAGUE.

DES SABOTS.

Mais, mes amis, Créoles sur deux yeux, Et vous n'avez pas de sabots.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

Car on a son ménage, On a sa basse cour, Et le temps est trop court.

au juste. La plupart des détails publiés ce sujet pendant les premières années de la Restauration sont dénués de tout fondement. Malgré ce qu'on a écrit l'auteur de la brochure intitulée Bonaparte et les Bourbons, est fait faux, dans un mouvement de colère, l'Empereur ait osé proposer le Pape et le trahir par les cheveux.

«Faut-il un autre côté s'en rapporter tout à fait à l'archevêque de Malines, qui, tout en convenant que la discussion fut souvent animée, tient à nous persuader que les formes les plus augustes et les plus amicales furent continuellement observées.» Pie VII, que ses plus intimes serviteurs hésitaient à interroger et qui n'aima jamais à s'expliquer sur les incidents de cette entrevue de Fontainebleau, a toujours nié les voies de fait. Il a donné seulement à entendre que l'empereur lui avait écrit une lettre d'excuses et de prières, « jusqu'à le traiter d'ignorant en matière ecclésiastique.»

«De son côté, Napoléon, dans les notes dictées à Sainte-Hélène, ne dit absolument rien au sujet des entretiens de Fontainebleau. Il se borne à affirmer qu'il fut prouvé, en cette circonstance, de plus en plus que nous comportâmes une situation et son caractère. Pour notre compte, nous n'avons rien trouvé dans les nombreux documents passés sous nos yeux qui nous autorisât à démentir les témoignages malheureusement contradictoires, soit de Pie VII, soit de Napoléon...»

Comme l'on voit, plus une allusion au Comédiant! Trajandant! du livre d'Alfred de Vigny. D'ailleurs, si le comte d'Haussonville s'est écrié devant la préface de Cinq-Mars, la préface du poète fait de si suggestives et si profondes réflexions sur la vérité dans l'art, certains détails typiques lui seraient peut-être venus à l'esprit qui eussent été d'un autre genre.

Le culte de la Vierge mère de Dieu a débuté à la fin de la manifestation sublime ou exquise... En consacrant à Marie le mois du soleil d'été et des fleurs embaumées, les chrétiens ont suivi les antiques coutumes. Il était si naturel et si indigne de fêter exceptionnellement ce réveil de la nature!

Le mois de mai s'épanouit en printemps et se célèbre chez les peuples par des cérémonies et des coutumes dont on retrouve des vestiges au moyen âge. Les paysans étaient dans l'usage de planter un arbre qui s'appelait le Mai. Il y eut même des contrées où ce usage devint une obligation féodale.

Le costume de planter un mai dans les villes subsistait encore au dix-septième siècle et jusqu'à la fin du dix-huitième. La corporation des orfèvres de Paris faisait, le 1er mai, une riche offrande à Notre-Dame.

Cette offrande consistait en pièces d'orfèvrerie, en fleurs rares et en tableaux de maîtres, lesquels restaient exposés solennellement pendant tout le mois. Le sujet de ces tableaux était toujours tiré du livre saint, et particulièrement des Actes des apôtres.

Pignagnol de La Force consacra un article spécial à ces tableaux de mai, dans sa description historique de Paris.

Depuis bien longtemps, en effet, le culte de Marie s'est manifesté avec un ardeur particulière, dans ce grand Paris que quelques-uns qualifient, si gratuitement, d'ailleurs, de capitale de la libre-pensée.

Nulle part, pas même en Bretagne, pas même dans les pays basques, les cérémonies ayant pour but l'honneur de la mère du divin Sauveur ne furent plus suivies et plus utilement célébrées.

Les Italiens n'invoquent pas plus chaleureusement la Madone que certains Parisiens assez peu religieux cependant d'autre part, et il n'est point rare de voir des gens qui s'imaginent que croire en Dieu, aller bruler des cierges à Notre-Dame-des-Victoires.

Faut-il rire de cette anomalie ou blâmer cet illigisme? Ni l'un ni l'autre, à notre avis. Tout sentiment religieux, toute pensée pieuse sont respectables, même lorsqu'ils sont quel que peu rétrogrades ou dénués par l'ignorance ou la prévention.

Une femme du monde disait un jour avec une sincère indignation à l'abbé Simon, le très éminent et très pieux curé de Saint-Eustache, qui est mort il y a vingt ans en odeur de sainteté et que les dames de la Halle avaient si vaillamment préservé pendant la Commune:

«Croiriez-vous, monsieur le curé, que j'ai vu une petite danseuse offrir un cierge à la Notre-Dame pour obtenir un protecteur!»

«Il faut excuser cette pauvre enfant, madame, répondit l'abbé Simon, elle pêche par ignorance; sachez-vous que la sainte Vierge, qui sait mieux qu'elle-même ce qu'il lui faut, ne lui enverra pas un bon ange pour la protéger autrement qu'elle ne l'entend?»

Le culte de la Vierge mère est le culte des humbles et des naïfs par excellence, c'est ce qui fait sa poésie et sa grâce.

Quelques ennemis du catholicisme, dans sa forme actuelle, insistent beaucoup sur ce point que la dévotion à la mère de Dieu est relativement récente et eût peut-être été éteinte et choquée les premiers chrétiens.

Il s'agit d'observer que les évangélistes font le silence sur Miriam ou Marie, la sainte mère de l'Homme-Dieu, ce qui d'ailleurs est exact, puisque saint Jean mentionne sa présence au crucifiement de Jésus.

Il est d'ailleurs certain que cette douce et consolante dévotion que quelques protestants ont brutalement appelée la «Mariolatrie», s'est surtout développée au moyen âge.

Saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, ont été les promoteurs, mais les plus zélés apôtres; d'ailleurs le culte passionné de Marie répondait à une façon toute particulière aux aspirations chevaleresques de cette époque d'amour et d'héroïsme.

Avant d'aller commencer ses études à Paris et d'embrasser la vie monastique, saint Ignace de Loyola, le chevalier espagnol, vrai don Quichotte catholique—ceux qui blâment cette expression ne sont pas dignes de comprendre les autres—saint Ignace de Loyola, dit-on, s'était fait le défenseur de la Vierge. Il provoqua un combat singulier et tua un Maître qui avait osé élever de objections sur des doctrines au sujet de la virginité de Marie. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les mahométans tiennent d'ordinaire les propos blasphématoires que les «libres penseurs» lancent si volontiers contre la sainte Vierge.

Le prophète Mahomet parle de même dans le Coran avec respect et même avec ferveur: il était réservé aux infidèles de notre civilisation corrompue et corruptrice, de méconnaître ce qu'il y a de noble, d'élevé et, comme nous l'avons déjà dit, de consolant dans cette foi en une intervention de la mère du Christ près de son divin fils, en faveur de l'humanité souffrante.

AD PENNAM.

D'or et de vermeil dans un médaillon d'or. Tu n'étais qu'un royaume, j'en vois faire un. Et nous avons tous deux combattu pour le même, sans chanceler au choc de l'étrange duel.

Je ne l'ignais jamais à guerrière, du miel. Des années de l'Égypte. A la brillante aurore dans mon cœur large ouvert à l'abnégation sans bornes.

Mal, en perdant la foi, j'ai perdu la vaillance. Ma main qui avait mis, en geste d'alliance, dans mon sein sans reproche, à l'âme d'un fait.

Oh! le vent vendraire que dans la sombre ballade Du vanqueur, le jeter! Oh! non. Plût au ciel Du dieu pour suaire, où tomber en silence!

CONSTANT BEAUVAIS.

SONNET.

Dégouté des ponts couverts. Si jamais vous n'avez appris à mépriser. Ce que vous charriez, et gravé, le front blême. Et les genoux saignants, le stérile supplice. De Golgotha souffrant; et tu, sans l'apaiser.

An cœur profond qu'un tremble de briser. Et prêté douter des dieux et de vainc-mêmes. Et comme d'ailleurs, j'ai vu votre âme en proie. Et votre sang au ciel, sans pouvoir l'apaiser.

Si jamais vous n'avez songé qu'à cette mortelle Formidable, la Vie, il faut que l'âme vive Et sensible à l'amour, tourne dans un désert Sans âme et sans étoile, et qu'un cœur défilé. Ab: ne blasphémiez pas, vous n'avez point souffert!

CONSTANT BEAUVAIS.

LE MOIS DE MARIE.

C'est le mois de Marie. C'est le mois le plus beau. A la Vierge chérie. Disons un chant nouveau.

Tel est le début d'un cantique pieux, mais bien peu littéraire, qu'il est d'usage et de tradition de chanter dans les écoles du monde entier au début du mois de mai.

Le culte de la Vierge mère de Dieu a débuté à la fin de la manifestation sublime ou exquise... En consacrant à Marie le mois du soleil d'été et des fleurs embaumées, les chrétiens ont suivi les antiques coutumes. Il était si naturel et si indigne de fêter exceptionnellement ce réveil de la nature!

Le mois de mai s'épanouit en printemps et se célèbre chez les peuples par des cérémonies et des coutumes dont on retrouve des vestiges au moyen âge. Les paysans étaient dans l'usage de planter un arbre qui s'appelait le Mai. Il y eut même des contrées où ce usage devint une obligation féodale.

Le costume de planter un mai dans les villes subsistait encore au dix-septième siècle et jusqu'à la fin du dix-huitième. La corporation des orfèvres de Paris faisait, le 1er mai, une riche offrande à Notre-Dame.

Cette offrande consistait en pièces d'orfèvrerie, en fleurs rares et en tableaux de maîtres, lesquels restaient exposés solennellement pendant tout le mois. Le sujet de ces tableaux était toujours tiré du livre saint, et particulièrement des Actes des apôtres.

Pignagnol de La Force consacra un article spécial à ces tableaux de mai, dans sa description historique de Paris.

Depuis bien longtemps, en effet, le culte de Marie s'est manifesté avec un ardeur particulière, dans ce grand Paris que quelques-uns qualifient, si gratuitement, d'ailleurs, de capitale de la libre-pensée.

Nulle part, pas même en Bretagne, pas même dans les pays basques, les cérémonies ayant pour but l'honneur de la mère du divin Sauveur ne furent plus suivies et plus utilement célébrées.

Les Italiens n'invoquent pas plus chaleureusement la Madone que certains Parisiens assez peu religieux cependant d'autre part, et il n'est point rare de voir des gens qui s'imaginent que croire en Dieu, aller bruler des cierges à Notre-Dame-des-Victoires.

Faut-il rire de cette anomalie ou blâmer cet illigisme? Ni l'un ni l'autre, à notre avis. Tout sentiment religieux, toute pensée pieuse sont respectables, même lorsqu'ils sont quel que peu rétrogrades ou dénués par l'ignorance ou la prévention.

Une femme du monde disait un jour avec une sincère indignation à l'abbé Simon, le très éminent et très pieux curé de Saint-Eustache, qui est mort il y a vingt ans en odeur de sainteté et que les dames de la Halle avaient si vaillamment préservé pendant la Commune:

Chronique de l'Élégance.

A l'occasion des fêtes qui se préparent en Russie, les élégants parisiens ont dans une activité fébrile. Le luxe, le goût des grands industriels ont produit des merveilles. Elles méritent d'être signalées. Une toute d'équipages armés vient de stationner, durant toute une après-midi, devant la maison de MM. Worth, où la réunion la plus aristocratique, la plus élégante, se réunissait pour admirer l'exposition des toilettes destinées à la duchesse de Najera, qui accompagnait son mari, le duc de Najera, envoyé comme ambassadeur en Espagne pour représenter la Haute-Russie à l'occasion d'un couronnement de l'empereur Nicolas.

On ne peut désigner une plus charmante ambassadrice dans un pays où l'opulence des femmes est traduite par l'opulence de la duchesse de Najera, possédant, en effet, le type le plus pur de la beauté des Européennes dont elle a les beaux yeux bleus, le teint éblouissant, joint à un grand air de distinction et de grâce naturelle, qui est le type le plus pur de la beauté des Européennes dont elle a les beaux yeux bleus, le teint éblouissant, joint à un grand air de distinction et de grâce naturelle.

Quelques ennemis du catholicisme, dans sa forme actuelle, insistent beaucoup sur ce point que la dévotion à la mère de Dieu est relativement récente et eût peut-être été éteinte et choquée les premiers chrétiens.

Il s'agit d'observer que les évangélistes font le silence sur Miriam ou Marie, la sainte mère de l'Homme-Dieu, ce qui d'ailleurs est exact, puisque saint Jean mentionne sa présence au crucifiement de Jésus.

Il est d'ailleurs certain que cette douce et consolante dévotion que quelques protestants ont brutalement appelée la «Mariolatrie», s'est surtout développée au moyen âge.

Saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, ont été les promoteurs, mais les plus zélés apôtres; d'ailleurs le culte passionné de Marie répondait à une façon toute particulière aux aspirations chevaleresques de cette époque d'amour et d'héroïsme.

Avant d'aller commencer ses études à Paris et d'embrasser la vie monastique, saint Ignace de Loyola, le chevalier espagnol, vrai don Quichotte catholique—ceux qui blâment cette expression ne sont pas dignes de comprendre les autres—saint Ignace de Loyola, dit-on, s'était fait le défenseur de la Vierge. Il provoqua un combat singulier et tua un Maître qui avait osé élever de objections sur des doctrines au sujet de la virginité de Marie. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les mahométans tiennent d'ordinaire les propos blasphématoires que les «libres penseurs» lancent si volontiers contre la sainte Vierge.

Le prophète Mahomet parle de même dans le Coran avec respect et même avec ferveur: il était réservé aux infidèles de notre civilisation corrompue et corruptrice, de méconnaître ce qu'il y a de noble, d'élevé et, comme nous l'avons déjà dit, de consolant dans cette foi en une intervention de la mère du Christ près de son divin fils, en faveur de l'humanité souffrante.

Les Italiens n'invoquent pas plus chaleureusement la Madone que certains Parisiens assez peu religieux cependant d'autre part, et il n'est point rare de voir des gens qui s'imaginent que croire en Dieu, aller bruler des cierges à Notre-Dame-des-Victoires.

Faut-il rire de cette anomalie ou blâmer cet illigisme? Ni l'un ni l'autre, à notre avis. Tout sentiment religieux, toute pensée pieuse sont respectables, même lorsqu'ils sont quel que peu rétrogrades ou dénués par l'ignorance ou la prévention.

Une femme du monde disait un jour avec une sincère indignation à l'abbé Simon, le très éminent et très pieux curé de Saint-Eustache, qui est mort il y a vingt ans en odeur de sainteté et que les dames de la Halle avaient si vaillamment préservé pendant la Commune:

«Croiriez-vous, monsieur le curé, que j'ai vu une petite danseuse offrir un cierge à la Notre-Dame pour obtenir un protecteur!»

«Il faut excuser cette pauvre enfant, madame, répondit l'abbé Simon, elle pêche par ignorance; sachez-vous que la sainte Vierge, qui sait mieux qu'elle-même ce qu'il lui faut, ne lui enverra pas un bon ange pour la protéger autrement qu'elle ne l'entend?»

Le culte de la Vierge mère est le culte des humbles et des naïfs par excellence, c'est ce qui fait sa poésie et sa grâce.

Quelques ennemis du catholicisme, dans sa forme actuelle, insistent beaucoup sur ce point que la dévotion à la mère de Dieu est relativement récente et eût peut-être été éteinte et choquée les premiers chrétiens.

Il s'agit d'observer que les évangélistes font le silence sur Miriam ou Marie, la sainte mère de l'Homme-Dieu, ce qui d'ailleurs est exact, puisque saint Jean mentionne sa présence au crucifiement de Jésus.

Il est d'ailleurs certain que cette douce et consolante dévotion que quelques protestants ont brutalement appelée la «Mariolatrie», s'est surtout développée au moyen âge.

Saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, ont été les promoteurs, mais les plus zélés apôtres; d'ailleurs le culte passionné de Marie répondait à une façon toute particulière aux aspirations chevaleresques de cette époque d'amour et d'héroïsme.

Avant d'aller commencer ses études à Paris et d'embrasser la vie monastique, saint Ignace de Loyola, le chevalier espagnol, vrai don Quichotte catholique—ceux qui blâment cette expression ne sont pas dignes de comprendre les autres—saint Ignace de Loyola, dit-on, s'était fait le défenseur de la Vierge. Il provoqua un combat singulier et tua un Maître qui avait osé élever de objections sur des doctrines au sujet de la virginité de Marie. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les mahométans tiennent d'ordinaire les propos blasphématoires que les «libres penseurs» lancent si volontiers contre la sainte Vierge.

Le prophète Mahomet parle de même dans le Coran avec respect et même avec ferveur: il était réservé aux infidèles de notre civilisation corrompue et corruptrice, de méconnaître ce qu'il y a de noble, d'élevé et, comme nous l'avons déjà dit, de consolant dans cette foi en une intervention de la mère du Christ près de son divin fils, en faveur de l'humanité souffrante.

Les Italiens n'invoquent pas plus chaleureusement la Madone que certains Parisiens assez peu religieux cependant d'autre part, et il n'est point rare de voir des gens qui s'imaginent que croire en Dieu, aller bruler des cierges à Notre-Dame-des-Victoires.

Faut-il rire de cette anomalie ou blâmer cet illigisme? Ni l'un ni l'autre, à notre avis. Tout sentiment religieux, toute pensée pieuse sont respectables, même lorsqu'ils sont quel que peu rétrogrades ou dénués par l'ignorance ou la prévention.

Une femme du monde disait un jour avec une sincère indignation à l'abbé Simon, le très éminent et très pieux curé de Saint-Eustache, qui est mort il y a vingt ans en odeur de sainteté et que les dames de la Halle avaient si vaillamment préservé pendant la Commune:

FEUILLETON.

L'AMOUR MORTEL.

I

Quand Vital, — il n'avait pas d'autre nom, — quitte le moulin du père Garaud, chez qui il était employé depuis tant d'années, en qualité de petit domestique, d'abord, ensuite de garçon menuisier, il gagna machinalement la grand'rue, incertain sur ce qu'il allait entreprendre de ormais.

Il était profondément triste, car tout en cheminant il se rappelait sa vie, depuis le jour où il pouvait avoir conscience des événements qui en formaient la trame.

Sans père ni mère connus, il avait été recueilli par l'Assistance publique. A l'âge de douze ans, l'administration l'avait placé chez M. Garaud, propriétaire et menuisier. Il y avait grandi, était devenu un jeune garçon solide, et aujourd'hui il avait vingt ans.

Pendant longtemps il avait vécu heureux, purgés, heureux de travailler entre le ferme et le moulin; puis, un jour, il avait vu entrer dans l'existence de son patron une jeune femme, et son cœur avait été à jamais troublé. C'était une folie contre laquelle il avait sincèrement, énergiquement lutté. Vainement il s'était dit que le père Garaud, était son bienfaiteur, avait droit à tous les respects, et que bien qu'il soixante

ans il était, épousé une jeune femme, il avait vu se faire aimer, avec d'elle pour la protéger, contre des sentiments coupables. L'amour, fort que la mort; sollicité par lui dans son âme, dans sa jeunesse, Vital avait fini par succomber, et il s'était précipité dans un malheur irréparable.

II

Ah! quelle nuit de désenchantement avait succédé à la journée d'espérance radieuse que j'avais vécue la veille! Il tournait les yeux vers son âme, et y relisait les circonstances de sa chute. Les événements fortuits contenaient parfois d'irrésistibles tentations.

Quand, hier, le père Garaud, partant en voyage pour plusieurs jours, avait embrassé sa femme et serré la main à son garçon menuisier, rien ne l'autorisait à concevoir des craintes. Ce n'était pas, au surplus, l'unique fois qu'il s'absentait ainsi, et à chacun de ses retours, n'avait-il pas constaté que l'ordre régnait au moulin? Quelles folies auraient-il bien pu se commettre? Entre un garçon loyal et une femme fidèle, le mal n'aurait pu être que de l'oubli, et s'y glisser. C'était une opinion fort raisonnable que le passé justifiait.

Vital n'eût pas voulu trahir: il avait peur de toute infamie, et jusqu'alors il était content d'aimer silencieusement.